

Affreux, sales et méchants *Pudding chômeur* de Gilles Carle

Jean-Philippe Gravel

Volume 15, numéro 3, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (1996). Compte rendu de [Affreux, sales et méchants / *Pudding chômeur* de Gilles Carle]. *Ciné-Bulles*, 15(3), 6–7.

Louis-Philippe Davignon-Daigneault et Chloé Sainte-Marie dans *Pudding chômeur* de Gilles Carle (Photo: Roger Dufresne)



Affreux, sales et méchants

par Jean-Philippe Gravel

On aura deviné qu'il s'agit ici de traiter de la dernière incurie de Gilles Carle. Les défenseurs du cinéaste m'en voudront sans doute d'utiliser un tel terme. Mais en ces années où la production québécoise se pomponne infatigablement pour plaire à tous (même Forcier y met sa dentelle), il y a un je ne sais quoi de significatif dans la présence de ce quasi-septuagénaire qui pourrait répondre aux nombreuses critiques faites à son sujet en reprenant ces mots de Chabrol: «Et pourtant, je tourne!»

Si je puise dans mes mémoires de cégépien, c'est facile de se rappeler que Gilles Carle passait pour «légèrement pervers». Opinion sans doute nourrie du souvenir de la caricature du groupe Rock et Belles Oreilles (qui imitait plus justement le prototype du cinéaste français qui ne cesse de vouloir déshabiller toutes ses actrices) et du fait que lorsque cela baise chez Carle, le film s'arrête... Mais dans *Pudding chômeur*, lorsqu'il louche vers la Créature

(Chloé Sainte-Marie), c'est plus que de la pure gratuité: cela répond au principe intrinsèque d'une «démarche».

Certains se souviennent du mémorable — et contestable — reportage de l'émission *Enjeux* sur la pornographie, il y a quatre ans, où Carle participait à titre d'intervenant. Celui-ci avait un «cadeau» à faire au public — montrant à celui-ci et à la journaliste la reproduction d'un tableau de Gustave Courbet (1819-1877) illustrant un nu de femme.

CARLE: Oh, elle est à l'envers...

Mais c'est aussi bien.

LA JOURNALISTE: Vous ne trouvez pas cela dégradant, vous?

CARLE: Oh, non, pas du tout!

Et le cinéaste d'expliquer que cette icône faisait partie de la collection privée d'un certain Jacques Lacan qui, non content d'avoir retiré l'original de la circulation, n'avait pas manqué d'y poser un cache-sexe en bois. Implicitement, Carle exposait les proportions du débat entourant la question de l'obscénité, à savoir ici: qui dit mieux? Le psychanalyste de génie qui, d'avancer que «toute tentative à représenter la Chose est irrémédiablement vouée à manquer son objet», censure un tableau; ou notre bon cinéaste qui, très détendu, le montre au grand public «pour la toute première fois» dans son impudeur première, non sans dire, en somme: «Eh bien

Pudding chômeur

35 mm / coul. / 100 min / 1996 / fict. / Québec

Réal. et scén.: Gilles Carle

Image: Pierre Letarte

Son: Gilles Corbeil

Mont.: Aube Foglia

Mus.: Jean Delorme

Prod.: Claude Gagnon et

Yuri Yoshimura-Gagnon -

Aska Film Production

Dist.: Astral Distribution

Int.: Chloé Sainte-Marie,

Louis-Philippe Davignon-

Daigneault, François

Léveillé, France Arbour,

Michel Laprise, Sylvie

Porvin, Robert Gravel

Pudding chômeur

pour moi, c'est cela, et je ne m'en porte pas plus mal.» Fallait le faire.

La démarche, donc. À l'exemple de cette intervention télévisée, il y a quelque chose dans **Pudding chômeur** qui transcende l'esprit de farce grivoise qui pimente tout le film, et qui se tient là en dépit d'une direction d'acteurs et d'une cohérence esthétique qui laissent à désirer.

D'abord on comprendra que le film saisit l'étendue d'un mal qui fait partie de notre histoire depuis assez longtemps pour que notre imaginaire catholique y tienne une place de choix. Je me référerai ici, pour ceux qui s'y intéressent, à une anecdote reprise plusieurs fois dans le *Nouveau Testament* (voir Matthieu, 8.28-34, Marc 5.1-20 et Luc 8.26-39), où Jésus transfère les esprits d'un possédé dans un troupeau de cochons qui se jette à la mer.

Ainsi **Pudding chômeur**, qui s'ouvre sur un carambolage routier libérant dans les rues de la ville une horde de porcs affolés, se présente comme la chronique, surréelle et douce-amère, d'une plèbe à la survie menacée dont les travers sont fixés par un regard où se confondent cynisme et tendresse. Carle a tôt fait d'enrichir cette métaphore religieuse de thèmes plus contemporains. Par exemple, le cliché du fils qui court après son père est retourné en une figure inverse, voire plus accablante: ce sont les pères, maintenant, qui cherchent leurs fils. Ainsi, la première fois qu'Alphonse (Louis-Philippe Davignon-Daigneault), un gamin qui a été pris en charge par sa tante Yoyo (Chloé Sainte-Marie) depuis dix ans, rencontrera son père Aristide (François Léveillé), ce sera devant le pont Jacques-Cartier, alors que ce dernier menace de se jeter en bas. La scène aura vite fait de tourner au spectacle, attirant un attroupement de badauds et de policiers qu'Aristide enverra promener avec son porte-voix, alors qu'un sympathique constable (Robert Gravel) tentera de résoudre le dénouement de la scène par une consultation référendaire.

Mais la question n'est pas simple: si Aristide meurt, Alphonse peut bénéficier d'un héritage considérable qui lui permettrait de sortir Yoyo des embûches que lui pose l'entretien d'un commerce minable, où bien des choses illicites circulent, ce qui la place sous la double surveillance de la police et de la pègre.

Ce climat de danger imminent n'est pas seulement le lot de notre duo. C'est une faune souterraine qui peuple l'univers de **Pudding chômeur**, composé d'immigrés à l'emploi précaire, de danseuses nues

offertes aux abus des forces constabulaires, de travestis ou de prototypes de la culture BS dont le décor familial (bars topless, commerces minables et couvents abandonnés) n'est jamais à l'abri des bombes, fusillades et autres attentats. Bref, c'est la jungle.

Au centre de cet univers, Chloé Sainte-Marie a ici la lourde tâche d'incarner un personnage de survivant, non sans paradoxes. Ainsi la voit-on exploiter les croyances du petit peuple en faisant passer son neveu pour un *performer* de miracles, bien qu'elle s'apprête, une fois l'héritage encaissé, à organiser une fête gigantesque. Mais ce *happening* populaire ne rassemble pas seulement les gens autour d'un pudding chômeur aux dimensions dignes de Rabelais. Il y a aussi du spectacle, des danseuses, des grandes folles — une complète assemblée plébéienne, prête à affirmer, devant l'oppresser, la devise légendaire de Plume Latraverse: «On est toute une gang de bâtards, pis on est ben contents!»

Mais cette manifestation n'est pas non plus à l'abri des attentats: la fête aura tôt fait de tourner en un bain de sang dont Yoyo sera la seule rescapée. Le film s'achève lorsqu'elle va se recueillir sur la tombe de son neveu, où celui-ci fait une apparition avec son père: «Si t'en a marre, viens nous rejoindre... On fait des méchants bons *deals* au ciel», lui diront-ils en substance. Mais Yoyo refuse: «J'ai encore des choses à faire icitte.»

Faudrait pas s'empresser de conclure que cette hécatombe dessine un constat pessimiste. Car au-delà de son dénouement tragique, **Pudding chômeur** ranime une fibre culturelle dont le cadre social ne représente qu'une seule des diverses formes que l'histoire a pu lui donner. Mikhaïl Bakhtine, un éminent critique littéraire, lui a donné le nom de *carnavalesque*: renouant avec les formes folkloriques, cette littérature se reconnaît par sa vitalité et son irrévérence envers les formes «élevées», établissant, au-delà de tout code esthétique, un climat de fête et d'humour grotesque où prime la figure de l'inversion; substituant ainsi le cul à la tête et faisant trôner, à la place du Roi, le personnage du fou.

De façon générale, le discours de Carle s'apparente plus à celui de Michel Tremblay (ou même à Réjean Ducharme) qu'à des trucs débilissants du genre **Louis 19**. Plus que jamais, il s'obstine à représenter la mauvaise conscience d'une nation et à lui montrer ses fesses, le temps de dire: «Mon nom est Légion, car nous sommes nombreux.» Puisse cet exemple faire quelques petits... ■



Pudding chômeur de Gilles Carle (Photo: Roger Dufresne)